

Zeitschrift:	Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	12 (1992)
Artikel:	Lieux, paysages, espaces : les perceptions de la montagne alpine du XVIIIe siècle à nos jours
Autor:	Walter, François
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1078144

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lieux, paysages, espaces. Les perceptions de la montagne alpine du XVIII^e siècle à nos jours

par François Walter

"La Suisse. C'est un tout petit pays. Au fond, il n'est guère plus grand que l'Hellade. Cinq heures, six heures de chemin de fer, et l'on arrive au bout. C'est un petit pays, aussi petit qu'un mouchoir à carreaux sur un pré, si curieux, si divers et si lui. Il sent bon le sapin et l'air libre. Il a des lacs bleus et des torrents d'écume à nuances d'arc en ciel. Il a de gras pâturages et de sombres forêts. Et il a de claires montagnes qui le cercent, le bornent, le défendent, le dressent et l'élèvent de partout. Quelquefois ces montagnes sont vertes ainsi que l'émeraude, ou violettes comme la mer profonde, ou grises comme un jour de brume, ou blanches, ou mauves et toutes rayées d'argent. Et le soir, leurs cimes deviennent roses. Et au-dessous, le terrain est tout noir." Cette page du poète genevois Philippe Monnier (1864-1911) a servi de message publicitaire aux Chemins de fer fédéraux durant l'entre-deux-guerres¹. Parmi d'autres textes au lyrisme désuet, celui-ci témoigne d'une identification complète entre un territoire, la Suisse, et un paysage, la montagne. Le processus qui croise ainsi spatialité et discursivité n'est pas propre à ce pays. Il s'inscrit, comme ailleurs, dans la durée de la mémoire collective. Il faut donc en faire l'histoire. Mais que dire de nouveau sur un sujet qui, contrairement à d'autres domaines de la recherche alpine, a vu se multiplier les travaux, qu'ils soient anciens ou tout récents. Les images de la montagne, la perception du paysage alpestre, les représentations, tels sont, en effet, les mots-clés d'innombrables recherches². D'une certaine manière néanmoins, le constat dressé par

¹ Le texte de PHILIPPE MONNIER a été publié une première fois en 1911 et à nouveau en 1937 sous le titre *La Suisse*, avec des photographies éditées par le Service de publicité des chemins de fer fédéraux, Berne 1911 et 1937.

² On trouvera les indications bibliographiques nécessaires dans plusieurs chapitres de l'*Histoire et Civilisations des Alpes*, publié sous la direction de PAUL GUICHONNET, Toulouse, Lausanne, 1980 ainsi que dans PH. JOUTARD, *L'invention du mont Blanc*, Paris, 1986.

Jean-François Bergier, voici plus de dix ans, à la Journée nationale des historiens suisses demeure d'actualité. "Dans l'histoire de notre pays, déclarait-il, les Alpes n'ont cessé d'imposer leur présence - et les historiens le savent bien. Mais ils les ont le plus souvent regardées comme un horizon, parfois comme un décor contraignant; comme un espace que l'on a toujours traversé mais où l'on ne s'arrête guère"³. Décor et contraintes: J.-F. Bergier a raison, la montagne ne peut se réduire à ce couple de concepts qui en ferait un espace déterminé d'une part et déterminant d'autre part, une variable neutre ou une variable externe. L'étude de l'espace par les représentations permet justement de mettre en évidence les interactions entre le territoire, la société et les systèmes socio-culturels. Dès lors, l'espace acquiert un statut dynamique: non plus décor et contrainte, mais produit et producteur de société. Et si l'on s'interroge sur la perception de la montagne, on est amené à se demander non seulement de quelle montagne il s'agit (haute ou moyenne montagne, de la réalité concrète ou de son image) mais aussi d'où vient le discours (montagnards eux-mêmes, administrateurs, voyageurs étrangers, élites urbaines, notables locaux) et à quelle finalité il sert (connaissance, politique, idéologie). Pour clarifier un propos qui ne peut en aucune manière prétendre à l'exhaustivité, j'ai retenu trois types de lectures de l'espace alpin durant la période qui va de la redécouverte de la montagne au XVIII^e siècle⁴ jusqu'à nos jours. Ces trois formes de perception que, par commodité, j'appelle utilitariste, esthétique et holistique, ne se succèdent pas mécaniquement. Tantôt elles se superposent, tantôt elles s'opposent, tantôt elles se complètent, se corrigent et se contaminent. Leur émergence et leur durée d'efficience dépendent, parmi d'autres facteurs, de l'outillage mental. Toute époque, en effet, façonne les concepts nécessaires à la compréhension de la réalité qu'elle perçoit. Dès lors, l'historien ne peut plaquer sans autre les re-

3 JEAN-FRANÇOIS BERGIER, "Clio sur les Alpes", in *Histoire des Alpes. Perspectives nouvelles*, Edition spéciale du vol. 29, 1979, No 1 de la *Revue suisse d'histoire*, Bâle, 1979.

4 Je laisse donc expressément de côté la longue phase de découverte proprement dite des Alpes laquelle culmine au XVI^e siècle, le XVII^e fonctionnant comme une sorte de parenthèse dans l'intérêt des élites occidentales pour le milieu montagnard.

présentations de son temps sur des réalités passées. Il doit plutôt s'efforcer de réintroduire dans son analyse les modes anciens de perception. Lieux, paysages, espace, ces concepts aussi ont leur histoire.

1. A qui servent les montagnes?

La perception utilitariste est le modèle le plus durable. Il permet d'analyser les Alpes comme un ensemble de lieux différenciés par l'usage. Les XVII^e et XVIII^e siècles ont eu la passion de l'aménagement à l'échelle nationale ou macro-régionale⁵. Le développement des équipements et l'amélioration des réseaux routiers et navigables en constituent un bon indice. De fait, l'époque transforme l'espace en territoire, c'est-à-dire en une configuration gérée par un choix politique. A cette volonté de mise en ordre (ou de territorialisation), les montagnes opposent pendant longtemps leur démesure. La révolution scientifique qui, dès le tournant du XVII^e siècle, bat en brèche la conception cartésienne, conduit à réviser l'opinion courante selon laquelle les montagnes ne seraient que des "défectuosités", des "débris sans proportions, des ruines sans ordre, productions du hasard, ou défauts dans la création"⁶. Je cite le pasteur vaudois Elie Bertrand (1713-1797) qui a développé une vision finaliste et anthropocentrique de la montagne dans son célèbre *Essai sur les usages des montagnes* (1754). Une œuvre qui s'inscrit dans un vaste couant où les naturalistes réformés jouent un rôle primordial - ce qui conforte d'ailleurs la thèse selon laquelle la montagne est aussi une invention protestante⁷. Les nouvelles théories de la terre que perfectionneront, pour ne nommer que les Genevois, Jean-André de Luc et Horace-Bénédict de Saussure, insistent sur l'ordre des montagnes⁸. Relisons encore Bertrand. Pour des raisons théologiques, il ferraille avec Thomas Burnet, Lazzaro Moro et Buffon, à cause des libertés que ces

5 F. WALTER, "Perception des paysages, action sur l'espace: La Suisse au XVIII^e siècle", in *Annales E.S.C.*, 39 (1984), p. 3-29.

6 E. BERTRAND, *Essai sur les usages des montagnes*, Zurich, 1754.

7 Voir PHILIPPE JOUTARD, "La montagne, une invention protestante", in *La haute montagne. Vision et représentations de l'époque médiévale à 1860. Le monde alpin et rhodanien*, 1-2/1988, p. 123-132.

8 Consulter GABRIEL GOHAU, *Les sciences de la Terre aux XVII^e et XVIII^e siècles. Naissance de la géologie*, Paris, 1990.

auteurs prennent, selon lui, en se démarquant du récit biblique de la création. L'essentiel réside dans la conviction que les montagnes ont une série de fonctions, partant qu'elles sont utiles. Par leur masse, elles servent à maintenir l'équilibre de la terre. Par leur élévation, elles agrandissent les surfaces disponibles. Ainsi la Suisse est beaucoup plus peuplée qu'elle ne devrait être et pourrait être si le pays était plat. De surcroît, les accidents du relief servent à délimiter les territoires et à les protéger de l'envahisseur. A ce sujet, Morgarten fait l'objet d'une page d'anthologie lorsque les conditions topographiques scellent le destin historique de la Confédération. Variété des productions animales et végétales, rôle dans la formation des vents, régulation de la circulation des eaux, autant de phénomènes qui démontrent que les montagnes sont un ouvrage du Créateur pensé à l'usage des hommes.

Mais retenons surtout deux aspects très importants du regard sur la montagne, moins sujets que les précédents à la remise en cause de la science positive. Ils s'inscrivent dans le grand changement de mentalités qui accompagne les nouvelles préoccupations scientifiques. Je veux parler des fonctions esthétique et curative du monde alpin. Les montagnes sont belles. "Où est-ce que la peinture & la poésie ont trouvé les plus belles images, les sujets les plus heureux, les descriptions les plus brillantes, se demande Bertrand? Est-ce dans l'étendue uniforme d'une longue suite de plaines sans variétés, ou bien dans ces perspectives riantes, qu'offre l'agréable diversité des vallons, des coteaux & des montagnes?" Se référant à Albert de Haller, notre pasteur a la réponse adéquate: les montagnes dans leur totalité (il ne parle pas de paysage) alimentent la création artistique et servent à la louange du Créateur. L'autre grande idée, qu'il développe au chapitre sixième, est celle de la salubrité des montagnes. A l'âge où la médecine et l'hygiène font grand cas des conceptions aéristes, le thème de l'air pur des montagnes vient à point. "C'est peu de vivre au large & en sûreté dans nos vallons & sur nos montagnes, écrit notre ecclésiastique; nous y respirons encore un air sain; nous y buvons des eaux pures; nous y avons des aliments salutaires; tout en un mot contribue à affermir & à conserver la santé des habitants des montagnes, jusqu'à l'âge le plus avancé. Dans les plaines, l'air est ordinairement plus dense & plus pesant; souvent surchargé de vapeurs

grossières & de particules hétérogènes." De cette constatation, Bertrand tire une explication de la maladie du pays dont souffrent les Suisses exilés: "Cette maladie, qu'on a appelé Nostalgie, naît en partie de la différence du poids de la colonne d'air, que l'on soutient dans des pays moins élevés au-dessus de la mer". Et de s'étendre longuement sur les avantages du climat montagnard.

La conception utilitariste et anthropocentrique du milieu est sans aucun doute l'une des constantes du rapport à la nature des populations occidentales depuis des siècles⁹. L'environnement doit être domestiqué puisque sa finalité est le service de l'homme. Ce qui est spécifique à la période que nous étudions, c'est l'intégration de la montagne à ce projet, une intégration qui s'accomplit par étapes, au rythme de la conquête des Alpes en quelque sorte.

Une telle évolution s'observe de manière prosaïque chez les montagnards eux-mêmes qui se pensent en usagers d'un territoire familier. Aussi le vocabulaire traduit-il un mode de représentation des Alpes sans ambiguïté. Montagne et alpe en français, Berg et Alm en allemand, monte et alpe en italien, autant de vocables proches dans les trois langues écrites des Suisses, qui désignent très précisément le pâturage d'été. Alpe et montagne réfèrent alors à une réalité économique et délimitent la partie rentable des zones d'altitude dont les hautes Alpes sont encore exclues. De même, au XVIII^e siècle, le "sommet" n'est qu'un col avant que l'alpinisme n'en fasse le point culminant des montagnes à gravir¹⁰. Que tous ces termes acquièrent leur sens usuel d'accident du relief indique seulement que les représentations se sont enrichies. Ceci me paraît la seule voie pour sortir d'une impasse qui consiste à se demander si les montagnards ont un sens esthétique. Un bon connaisseur du milieu et des hommes comme Ignace Mariétan n'hésite pas à justifier son entreprise, au seuil d'un livre paru en 1949, par le projet de dire aux Valaisans la beauté de la montagne "car, vivant dans le pays, habitués à voir constamment cette nature, obligés de lui faire produire avec grande peine ce qui est nécessaire à

9 Déjà développé dans F. WALTER, *Les Suisses et l'environnement. Une histoire du rapport à la nature du 18^e siècle à nos jours*, Genève, 1990.

10 SYLVAIN JOUTY, "L'alpinisme classique, une métaphore en action", in *Imaginaires de la haute montagne*, Grenoble, 1987, p. 160-171 (Documents d'ethnologie régionale, 9).

leur vie, ils ne cherchent pas à en comprendre les caractères et se laissent peu émouvoir par sa beauté¹¹.

A vrai dire, il vaut mieux se demander pourquoi la beauté n'est pas encore intégrée aux valeurs d'usage. On cite souvent la remarque de Cézanne à son ami Gasquet (fin du XIX^e siècle): "Avec des paysans, tenez, j'ai douté parfois qu'ils sachent ce que c'est qu'un paysage"¹². De trop rares études cherchent à montrer comment, au XIX^e siècle, les montagnards s'approprient peu à peu les nouveaux territoires¹³. Selon logique agro-pastorale, ils commencent à percevoir leur environnement tel un terroir non agricole. La haute montagne peut être rentabilisée par le tourisme: on devient hôtelier, guide, transporteur. Les Alpes ont donc cessé d'être un monde de terreurs et de désintérêt pour devenir un gagne-pain¹⁴. Mais la concurrence est âpre car ceux de l'extérieur aussi se sont mis à convoiter les hautes terres¹⁵. J.-F. Bergier va jusqu'à parler de récupération par les urbains et les populations extérieures à la montagne des valeurs politiques, économiques et culturelles spécifiques à la civilisation alpine¹⁶. Dès la fin du XIX^e siècle, les conflits se multiplient entre les agriculteurs locaux et les forestiers mandatés par les cantons et la Confédération. Partant du principe qu'il coûte moins cher à la collectivité de planter

11 IGNACE MARIÉTAN, *Ame et visages du Valais*, Lausanne, 1949.

12 Remarque reprise notamment par PH. JOUTARD, *L'invention...* op. cit., p. 39.

13 Je pense surtout aux travaux de FRANÇOISE LOUX et de BERNARD DEBARBIEUX dans *La haute montagne. Vision et représentations...* op. cit.

14 Un phénomène dont, au siècle passé, on a perçu surtout les aspects négatifs. Voir RUDOLF VON TAVEL, *Die wichtigsten Änderungen in der Lebenshaltung der schweizerischen Hochgebirgsbewohner im Laufe des XIX. Jahrhunderts*, Bern, 1891. L'insidieuse pénétration des Alpes par le tourisme a été ressentie comme une véritable prostitution de la population montagnarde. Voir à ce sujet: J.-L. PIVETEAU, "Les voyages en zigzag, de R. Töpffer, et la perception du paysage dans la première moitié du XIX^e siècle", in Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie, No 27, 1983.

15 Voir les pages que nous avons consacrées à "l'invention de la montagne convoitée" in F. WALTER, "Rappresentazione sociale e organizzazione del territorio in Svizzera", in *Le Alpi per l'Europa. Una proposta politica*, Milano, 1988.

16 JEAN-FRANÇOIS BERGIER, "Territorio, economia e società nella storia delle Alpi", in *Le Alpi per l'Europa...* op. cit.

des arbres que de retenir les hommes, l'Etat développe une stratégie de reconquête des vallées et des pâturages par les conifères. Face à la disparition progressive des zones herbagères d'altitude, les montagnards s'organisent et c'est seulement dans les années 1930 que la nouvelle politique de soutien à l'agriculture et de maintien de la paysannerie fera sentir ses effets. Autre front, la mainmise des compagnies d'électricité sur les ressources hydrauliques. Edouard Rod dans l'un des bons chapitres du grand ouvrage paru en 1902 sur *La Suisse au dix-neuvième siècle*¹⁷ introduit poétiquement le thème en décrivant les débuts d'une nouvelle industrie: "Elle se glisse sur les pas d'un personnage très 'fin de siècle', colporteur d'une nouvelle espèce, mercanti fantastique, spéulateur imperturbable et matois: le marchand de cascades". Il s'en va de village en village proposer aux communes ébahies de leur acheter leurs rivières. A vrai dire, la lutte pour l'appropriation des richesses naturelles prend rapidement des tournures moins bucoliques. Il suffit d'évoquer la résistance des paysans uranais ou grisons. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, ils s'opposent aux grands projets hydrauliques d'Urseren et du Rheinwald concoctés par les "barons des kilowattheures" qui veulent noyer leurs vallées et les arracher à leur terre. Le récent débat valaisan sur le retour des concessions n'est qu'un avatar tardif d'un long processus de décolonisation de la montagne et de confrontation entre urbains et paysans.

2. L'invention d'un type paysager

La beauté est-elle une valeur d'échange comme les autres? A la fin du XIX^e siècle, le fait que la beauté des Alpes puisse se monnayer paraît acquis. Edouard Rod déjà cité convient qu'on ne peut empêcher les populations montagnardes "d'exploiter l'unique richesse de leur sol, - sa beauté"¹⁸. Pour en arriver là, il a fallu préalablement transformer la beauté pour qu'elle devienne une marchandise comme une autre. En

17 E. ROD, "La montagne suisse", in *La Suisse au dix-neuvième siècle*, sous la direction de P. SEIPPEL, Lausanne, 1901.

18 E. ROD, *op. cit.* Rod est aussi l'auteur d'un roman de montagne intitulé *Là-Haut* (1897). Le choc entre le monde du touriste et celui, authentique, du montagnard y est bien rendu.

un mot, il a fallu inventer le paysage. D'abord du ressort exclusif de l'esthétique, le terme se voit rapidement mobilisé par les nouvelles utilisations économiques de l'espace alpin. En même temps, il acquiert une charge émotionnelle et symbolique qui en fait une composante majeure de l'identité nationale. D'une thématique aussi vaste, nous retiendrons seulement quelques notations assurément trop ponctuelles.

On porte traditionnellement au compte des Lumières d'avoir inventé l'esthétique et au philosophe allemand Alexander Baumgarten le soin d'avoir théorisé le beau dans les deux volumes de son *Aesthetica* (1750-58). Parmi de multiples objets, le beau s'incarne dans le paysage et certains types de paysages sont susceptibles d'être perçus comme tels (notamment la campagne, la mer)¹⁹. Or, ce qui est propre au siècle des Lumières, c'est non seulement d'avoir redécouvert la montagne mais aussi de l'avoir transformée en paysage. Le processus est complexe et échappe au cadre limité de cette communication. Il faudrait évoquer la promotion de la culture visuelle et le rôle des modèles paysagers picturaux, dès le XVI^e siècle, dans la perception de la nature. Un paysage, c'est d'abord un tableau. Pour faire un tableau il faut esthétiser la nature. Land devient Landschaft, pays-paysage, paese-paesaggio. Les composantes en sont fixées par les peintres et les écrivains. Peut-on ne pas citer Rousseau? "Faire route à pied par un beau temps dans un beau pays sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable; voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste on sait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien

19 ALAIN ROGER, "Esthétique du paysage au siècle des Lumières", in *Composer le paysage. Constructions et crises de l'espace (1789-1992)*, sous la direction d'ODILE MARCEL, Seyssel, 1989. Du même auteur, voir aussi "Ut pictura hortus. Introduction à l'art des jardins", in *Mort du paysage? Philosophie et esthétique du paysage*, sous la direction de FRANÇOIS DAGOGNET, Seyssel, 1982.

peur"²⁰. Un ensemble sémiotique durable que dans son rapport paradigmique reprendra à son compte, près de deux siècles plus tard, le très caustique Jean Paulhan: "Je découvris assez vite, en étudiant les recueils de points de vue qui foisonnent chez les libraires et papetiers, que le paysage inoubliable est celui qui réunit à une zone tempérée de lacs et de vergers, une zone glaciaire de sapins, mélèzes - mélèzes, retenons ce mot - et cimes neigeuses. Un certain blanc étincelant, blanc de glacier ou de neige, dans son contraste à la noirceur des arbres, faisait parfois le principal mérite de la vue. La rencontre d'éléments opposés - eaux basses et pics, terres fixes et torrents - de toute évidence avait son charme"²¹.

L'habitus qui porte à percevoir un paysage là où le montagnard continue à ne voir que du pays est à l'évidence un trait de distinction sociale. Durant le XIX^e siècle, les modèles élitaires d'impressions générées par le spectacle de la nature vont se diffuser largement. Bourgeois inculte, Monsieur Perrichon veut faire son voyage en Suisse. On lui fera observer que le Montanvert se trouve en Savoie et même en France (nous sommes en 1860). Qu'importe! Il se ridiculisera avec sa malheureuse inscription au livre d'hôte d'une auberge: "Que l'homme est petit quand on le contemple du haut de la mère (sic) de Glace"²² Tandis que le concept de paysage acquiert peu à peu son sens générique d'"étendue de pays que l'on voit d'un seul aspect" (Littré), la notion de point de vue d'où découvrir le paysage devient un élément clé de la pratique touristique. Comme l'a remarqué Philippe Joutard, "la montagne est conquise par le regard avant de l'être réellement"²³. Je laisse de côté les étapes de cette conquête et le passage important de la moyenne montagne à la haute montagne proprement dite. Reste que c'est l'engouement des étrangers et des

20 J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, livre IV, Paris, 1967, p. 186 (L'Intégrale aux éditions du Seuil). L'emprunt à Rousseau de cette citation ne signifie pas que nous fassions du citoyen de Genève l'initiateur du nouveau regard. Sur ce point rendons justice à de Haller.

21 JEAN PAULHAN, *Guide d'un petit voyage en Suisse*, Paris, 1947, p. 16. Sur le problème de l'analyse littéraire des images, voir RENÉ JANTZEN, *Montagne et symboles*, Lyon, 1988.

22 EUGÈNE LABICHE, *Le voyage de Monsieur Perrichon*. Comédie représentée pour la première fois à Paris en 1860.

23 PH. JOUTARD, *op. cit.*, p. 199.

élites urbaines pour les Alpes qui transfère durant le XIX^e siècle le problème de la jouissance esthétique au plan de la rentabilisation économique. Voilà l'histoire du tourisme avec les contradictions que ne manquent pas de susciter le désir légitime d'appropriation matérielle de la montagne par les autochtones et la pratique d'appropriation symbolique des choses alpestres par les touristes²⁴.

L'habitus de celui qui vit à l'intérieur des Alpes se distingue ainsi de l'habitus extérieur, celui de l'urbain qui trouve dans l'engouement montagnard une compensation au rejet des valeurs de la modernité (incarnées dans la ville et l'industrie)²⁵. Aussi faudrait-il inscrire la dimension esthétique (appréhension du paysage alpestre par les sens) dans une histoire du corps. Air pur, beau paysage, bien-être psychique et physique, santé et plaisir, autant de facteurs qui façonnent des attitudes au corps dont la pratique du sport est l'une des manifestations. Rappelons simplement que l'expression "terrain de jeu de l'Europe" pour désigner les Alpes est déjà usuelle dans la seconde moitié du XIX^e siècle²⁶. Enfin, c'est l'environnement naturel dans son ensemble qui devient spectacle au XIX^e siècle. La nature est une construction sociale et culturelle spécifique à la civilisation dite bourgeoise²⁷.

Tout pays, cependant, n'est pas paysage. La notion implique l'élection. Ce que démontre l'idéologie de protection de la nature qui se développe à la fin du XIX^e siècle. Fondamentalement sélective, elle a justement pour but de contrer l'action de ceux qui non contents d'exploiter le pays se mettent à exploiter le paysage. L'histoire du *Heimatschutz* et du *Naturschutz* en est l'illustration²⁸. Pour préserver

24 Lire par exemple PAUL P. BERNARD, *Rush to the Alps. The Evolution of vacationing in Switzerland*, New York, 1978.

25 Je remercie Jean-Luc Piveteau des remarques critiques qu'il m'a faites sur ce point particulier et sur bien d'autres en relisant avec une grande acuité intellectuelle une première version de ce texte.

26 Expression vulgarisée par le livre de LESLIE STEPHEN, *Playground of Europe*, London, 1871, qui est une première histoire de l'alpinisme.

27 Sur ce thème, NICHOLAS GREEN, *The spectacle of Nature Landscape and bourgeois culture in nineteenth century France*, Manchester, 1990.

28 En Suisse, l'association du Heimatschutz est créée en 1905 sur le modèle allemand de 1904. La Ligue suisse pour la Protection de la Nature

les paysages et les "beautés éternelles de la montagne", il faut leur épargner les agressions de l'homme et de la technique²⁹. Longtemps milieu menaçant, la montagne est désormais menacée. C'est ainsi que s'impose tout naturellement l'idée de soustraire des portions de paysages sélectionnés à l'évolution vers la "banalité". Le Parc national suisse est créé dans les Alpes en 1914. Plus tard, on va multiplier les territoires-musées, pas seulement dans les Alpes d'ailleurs: 30 réserves naturelles en 1959; plus de 200 dans les années 1980. Simplement, ce ne sont plus seulement des paysages, concept à connotation esthétique, puisqu'on les a transformés en biotopes, notion reposant sur la même perception sélective et ponctuelle. Simplement, la consonance scientifique sert de caution dans notre société technicisée qui ne prise plus tellement les touches impressionnistes.

Reste à aborder un aspect spécifique à la Suisse qui ne cesse d'intriguer les chercheurs penchés sur le problème de l'identité helvétique. Dans un livre récent, Jean-Yves Guiomar a émis l'hypothèse de la nation comme forme de nature esthétique³⁰. Or, dans le cas suisse, l'esthétisation du pays en paysage est étroitement associée à la construction de la nation, soit une manière pour la société helvétique de se représenter comme un tout afin de se réaliser ensuite comme tel. Il suffit d'évoquer la première strophe de l'actuel hymne national tout entière vouée aux "beautés de la patrie", une formule banale qui condense un long processus d'élaboration d'une culture politique nationale du pré-romantisme à l'Etat fédéral. La démarche reflète les idées organicistes et vitalistes qui attribuent à la nature elle-même un ensemble de significations: dans les Alpes se trouvent des valeurs intellectuelles et spirituelles qui font que la Suisse est ce qu'elle est. Le degré d'appropriation symbolique des Alpes par les Suisses des villes est d'ailleurs un phénomène surprenant. Au milieu du XIX^e siècle par exemple, le *Bund* de Berne défend le projet d'université fédérale en écrivant qu'elle fait partie des institutions par lesquelles le peuple des

(Schweizerischer Bund für Naturschutz) date de 1909. Voir F. WALTER, *Les Suisses et l'environnement... op. cit.*

29 "Hélas! le temps n'est pas loin où l'on ne verra plus de 'villages suisses' que dans les expositions..." se lamente EDOUARD ROD in *La Suisse au dix-neuvième... op. cit.*, p. 418.

30 JEAN-YVES GUIOMAR, *La Nation entre l'histoire et la raison*, Paris, 1990.

Alpes (*Alpenvolk*) réalise sa liberté et son bien-être³¹. Cette unité demeure toutefois problématique comme le révèle l'hésitation d'un auteur de manuel scolaire au début du XX^e siècle. L'histoire de la Suisse, écrit-il en substance, est compliquée parce qu'on ne peut pas la rassembler autour d'une série de souverains. Et il ajoute: "C'est l'histoire d'un peuple, ou plutôt, pendant longtemps, de plusieurs petits peuples se développant parallèlement, qui se sont groupés dans leur effort commun vers la liberté"³². Les références à une race alpine sont évidemment fragiles à la fin du XIX^e siècle quand les élucubrations de l'anthropologie physique mettent au second rang les "unarische Volkstümmer" à savoir le mongoloïde, le negroïde et l'homo alpinus. La diversité des influences alpines ne peut résister que grâce au milieu alpin qui façonne l'unité. Un Ernest Bovet, par exemple, affirme fièrement son appartenance à l'homo alpinus en ces termes: "Notre indépendance naquit à la montagne, et la montagne commande encore notre vie tout entière; elle lui donne son caractère et son unité. En des langues diverses, avec des aptitudes diverse, nous voulons la même chose"³³. Par ce biais, l'helvétisme devient alternative au biologiste racial.

Les couples paysage-nation et paysage-petite région fonctionnent comme pourvoyeurs du processus identitaire en Suisse jusqu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Ils semblent se vider ensuite de leur contenu symbolique pour devenir souvent un simple support publicitaire³⁴.

31 *Der Bund*, 2 mai 1852. "Durch welche das Alpenvolk nicht nur seiner Freiheit, sondern auch seines Wohlstandes halber binnen kurzem Gegenstand des Neides wie der Bewunderung der benachbarten Nationen sein und auf der endlosen Stufenleiter des gesellschaftlichen Fortschrittes mittelst der Verbündung und der Vergesellschaftung jenen Zustand der Einigkeit verwirklichen wird, nach welchem heute und in Zukunft die Völker Europa's streben."

32 W. ROSIER, *Histoire illustrée de la Suisse à l'usage des écoles primaires*, Lausanne, 1905, p. III.

33 E. BOVET, "Réflexions d'un homo alpinus", in *Wissen und Leben*, 7. Heft, 15.1.1909, p. 298.

34 Sur ce thème, voir *Ethnologica Helvetica* 13/14, *Images de la Suisse. Schauplatz Schweiz*, Berne, 1989/90.

3. La Suisse double

La question de la diversité de la Suisse et des Suisses a toujours fait problème. Au-delà de l'unité postulée par un type de paysage qui s'exprime par des traits stéréotypés, la diversité des situations vécues par les Suisses n'a jamais échappé aux observateurs. Toutefois, la perception proprement spatialisée du phénomène qui nous intéresse ici mérite quelques remarques. Au XVIII^e siècle, la géographie différentielle du territoire semble aller de soi. Les représentations spatiales justifient les articulations territoriales par la conformité avec l'Histoire ou avec la Nature. Ainsi, la division administrative de la Suisse avec ses cantons souverains, ses bailliages et ses alliés sert à intégrer d'autres dichotomies dont les plus classiques sont sans doute les contrastes entre pays protestants et pays catholiques, entre campagnes alémaniques et romandes. Une citation pour l'illustrer. Elle est empruntée à un témoin du XVIII^e siècle, le *Dictionnaire* de V. B. Tscharner³⁵. "La différence la plus frappante est celle qui se fait remarquer entre les peuples du canton allemand et celui du pays de Vaud, ou pays romand; elle s'est conservée et pour ainsi dire incorporée, dans la nation, par une succession de siècles, pendant lesquels ces pays ont toujours été sous des dominations différentes. Le paysan allemand est grave, froid, plus capable de réflexion que d'imagination; attaché à son état, il s'en tient honoré (...) Dans le pays de Vaud, le peuple est en général plus gai, plus poli, montrant une imagination plus vive, souple dans son caractère, travaillant avec plus d'ardeur que de constance, mais léger, peu prévoyant, ambitieux à sortir de son état (...) On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur les dehors d'une ferme allemande ou française, pour être frappé de la différence totale entre le bon ordre, la propreté, l'air d'aisance d'une part et la négligence, le délabrement et le désordre de l'autre." Un mode de perception qui n'attache que fort peu d'importance au clivage topographique, le montagnard apparaissant simplement comme un condensé des qualités du Suisse alémanique avec en sus un attachement plus grand à sa terre.

35 V. B. TSCHARNER, *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Suisse*, Neuchâtel, 1775.

Durant la période révolutionnaire, les clivages territoriaux se polarisent sur une opposition fort ancienne, à savoir le clivage entre villes souveraines et campagnes sujettes³⁶. Les premières incarnent la domination oligarchique. Quant aux régions de montagne, étant dépourvues de villes, elles semblent conforter l'idéal de liberté et d'égalité et le discours révolutionnaire (bientôt imité sur ce terrain par la propagande contre-révolutionnaire) repose sur un imaginaire spatial, le paysage alpestre, paysage idéal, paysage de la "véritable Suisse" selon l'expression utilisée plus tard par Bonaparte. Une telle partition bipolaire de la Suisse ne fait que reproduire une perception négative de la ville, courante au XVIII^e siècle, dont l'helvétisme a fourni la contrepartie en initiant élites helvétiques et voyageurs étrangers à la beauté de la nature. Sur cette lancée, on peut parler d'une perception jacobine du territoire suisse qui domine la majeure partie du XIX^e siècle au service d'une idéologie nationale soucieuse d'unité. L'espace national est pensé comme homogène. L'emboîtement des différents niveaux administratifs (commune, district, canton, confédération) conforte cette vision et suffit à rendre compte des diversités démographiques et économiques qu'on ne saurait évidemment gommer. Le fédéralisme a la particularité de mettre au premier rang les parties plutôt que le tout. Celui-ci est investi symboliquement par le discours; celles-ci (les cantons) s'imposent dans les pratiques. Quant à la spécificité alpine, elle transparaît dans les premières tentatives de délimiter une Suisse pauvre face à la Suisse de l'aisance. Chez S. Franscini, par exemple, le père de la statistique nationale, où les cantons moins favorisés vers 1850, appartiennent quasi exclusivement à l'espace alpin. C'est donc par le biais des dénivellations économiques qu'une vision territoriale des régions de montagne (territoriale et non seulement catégorielle) va s'élaborer³⁷. Elle implique une approche des circuits de l'économie

³⁶ F. WALTER, "Nouvelle donne territoriale en Suisse: les imaginaires spatiaux de la Révolution (1798-1803)", in *L'Espace et le Temps reconstruits. La Révolution française, une révolution des mentalités et des cultures?*, Aix-en-Provence, 1990, p. 23-33.

³⁷ Je reprends ici très succinctement une analyse que j'ai développée dans F. WALTER, "Les Alpes, révélateur des disparités économiques régionales en Suisse", in *Le Globe*, Genève, 125 (1985), p. 289-296.

urbaine, une définition fonctionnelle de la région, voire les concepts de centre et périphérie, soit des problématiques complexes qui ne sont guère opératoires avant les années 1940-50. Au début du XX^e siècle encore, les "régions montagneuses" sont délimitées par le territoire de leurs cantons respectifs. Durant l'entre-deux-guerres, on introduit une différenciation par l'altitude qui consacre l'image d'une Suisse double, la Suisse des régions de montagne et la Suisse "de la plaine et de la ville". A ce moment, les nécessités économiques de l'intégration des Alpes à l'économie de marché (perception utilitariste) rejoignent complètement les nécessités symboliques et idéologiques. "Une Suisse sans un peuple montagnard fort et sain, moralement et physiquement, ne serait plus la Suisse au sens historique du terme", lit-on dans un rapport de 1929³⁸. Ce type d'approche réduit à l'extrême les particularismes. Ils sont refoulés sous couvert du consensus national dont la défense spirituelle est l'expression idéologique. Ce n'est que tardivement que les disparités économiques régionales seront prises en compte. Une conception moderne de l'aménagement (au sens d'intervention globale, volontaire et concrète) ne se développera qu'après 1950. Toutefois, la Suisse double culmine encore avec la loi de 1974 sur les investissements dans les régions de montagne. Autrement dit, la Suisse a toujours été double, c'est un trait de la longue durée, mais la période récente (le vingtième siècle) précipite la convergence de dichotomies autrefois successivement prédominantes: villes et campagnes (et donc aussi montagne); réformés et catholiques (avec un noyau dur montagnard); riches et pauvres (les plus défavorisés se trouvant en montagne).

Il va sans dire que la politique régionale mise en place depuis une vingtaine d'années procède d'une analyse complexe des mécanismes de disfonctionnements économiques et spatiaux. Elle tranche avec les approches tâtonnantes du siècle passé. Ce qui frappe néanmoins, c'est l'importance dans la société suisse d'une vision holistique du paysage construite sur l'espace alpin³⁹. Suisse double, unité et

38 *Schlussbericht der Eidg. ausserparlamentarischen Kommission für die Motion Baumberger an den Bundesrat*, Bern, 1929.

39 Holisme au sens très général de conception selon laquelle l'espace helvétique dans son ensemble a des propriétés distinctes de celles de ses éléments

diversité, paradoxe helvétique, Sonderfall, autant d'expressions qui traduisent la difficulté d'appréhender globalement la réalité. En particulier, les différences et contradictions qui existent entre la conception que l'on se fait de la Suisse dans son ensemble et celles que l'on propose de ses régions culturelles ou de ses cantons fixent l'attention des chercheurs qui scrutent les phénomènes identitaires⁴⁰.

4. Les lieux et les paysages revisités

Mettre au jour des types de perception du paysage et de l'espace est une facette de la problématique. Encore faut-il se demander pourquoi une société à une époque donnée a privilégié tel ou tel type de perception. Nous avons proposé une analyse des représentations du territoire et de l'espace fondée sur des documents qui émanent exclusivement de la culture savante. Des élites les ont produites et sans doute devrait-on s'interroger sur leur représentativité. Il faudrait également s'intéresser à l'évolution des genres qui fait que le rapport administratif ou le récit de voyage ne se composent pas de la même manière aujourd'hui et hier. Les tâches critiques sont donc multiples. Arrêtons-nous encore un instant à un aspect de notre lecture des représentations anciennes. Quel est donc le type de concept utile à dire l'espace?

Au XVIII^e siècle, le nouveau regard sur l'espace a nécessité, on l'a souvent relevé, la mise au point d'un vocabulaire spécifique. Pour dire les choses, il faut les dénommer. Or, l'âge classique a eu la prétention de forger une langue universelle qui se révéla peu apte à rendre compte des diversités du réel. C'est pourquoi, les portraits stéréotypés des peuples (dont font usage par exemple Hume et Kant) fournissent un schéma "idéal". Ainsi, dans son tableau du début du XVIII^e siècle, Steiermark place en abscisse dix peuples d'Europe et en ordonnée leurs dix-sept particularités respectives. Le Suisse y est présenté comme un homme "ordinaire", "cruel", "brutal",

constitutifs. Le tout est donc quelque chose de plus que la somme de ses parties.

⁴⁰ Je pense notamment aux travaux du PNR 21, programme national de recherche sur le pluralisme culturel et l'identité nationale.

ressemblant à un bœuf, vivant dans un pays "montagneux"⁴¹. A côté de cette perception globale, s'affine peu à peu une reconnaissance des lieux qui eux sont divers et peu réductibles à un type. C'est pourquoi, la géographie embryonnaire des paysages suisses au XIX^e siècle va devenir un "savoir localisé"⁴². Dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, l'article *Montagnes* (notez le pluriel) comprend d'abord une longue tentative d'explication naturaliste de l'origine des montagnes. Suit un article géographique qui insiste sur les particularités avec des paragraphes commençant par un "Il y a des montagnes qui... Il y a des montagnes qui..."⁴³. Mais les Alpes n'ont droit qu'à 6 lignes seulement⁴⁴. Plus développé, l'article *Alpes* du *Larousse* de 1866 énumère les "ramifications" de la chaîne avant de développer longuement le passage d'Annibal et celui de Bonaparte⁴⁵. Quant à l'article *Montagne* du même ouvrage, il est quasiment exclusivement historique et littéraire⁴⁶. Au XIX^e siècle donc, la préoccupation d'une explication universelle a cédé la place à l'affirmation des particularités. Ce sont les lieux de l'espace qui intéressent les géographes et non pas l'espace des lieux⁴⁷.

Ces lieux s'observent à différentes échelles. Dans le cas des Alpes, leur spécificité apparaît par la juxtaposition des descriptions. C'est vrai de l'innombrable littérature de voyage et aussi, ce qui est révélateur des modes de perception spatiale, des premiers géographes qui font l'inventaire des lieux. Un bric-à-brac de curiosités localisées par une succession de monographies classées par canton avec des notices sur chaque ville et chaque bailliage. De ce point de vue, la *Staatsbeschreibung der schweizerischen Eidgenosschaft* de Füsslin

⁴¹ STEIERMARK, *Kurze Beschreibung der in Europa befindlichen Völckern und ihren Eigenschaften*, Vienne, Österreichisches Museum für Volkskunde.

⁴² L'expression est de BERNARD LEPETIT, "Voyages en France", in *Composer le paysage...* op. cit.

⁴³ *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, T. 10, Neuchâtel, 1765, p. 672-679.

⁴⁴ *Ibid.*, t. 1, Paris, 1751, p. 295.

⁴⁵ *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, par PIERRE LAROUSSE, T. 1, Paris, 1866, p. 230-231.

⁴⁶ *Ibid.*, t. 11, Paris, 1874, p. 479-480.

⁴⁷ P. Vidal de la Blache dira de la géographie qu'elle est la "science des lieux" (in *Annales de géographie*, 1913, No 22, p. 289).

est un bon exemple⁴⁸. La célèbre *Géographie* de Busching aussi. Le géographe allemand introduit son propos par une partie très générale dans la tradition classique en insistant sur l'aspect alpestre de la Suisse, une réalité topographique déterminante, et sur une particularité spectaculaire de son hydrographie. "On la croit une des parties les plus élevées de l'Europe: aucun fleuve n'y entre, & un grand nombre en sortent", écrit-il⁴⁹.

Quand les lieux deviennent particulièrement signifiants, on les appelle paysages. Dégagé de son acceptation étroitement picturaliste, le paysage est riche de significations; il exprime les aspirations profondes et toutes sortes de connotations symboliques. A cette valorisation les géographes du XIX^e siècle ont contribué. Chez Elisée Reclus par exemple, les Alpes constituent le principe ordonnateur qui résume la Suisse. Cette dernière est "devenue comme une terre commune pour tous ceux dont le cœur bat d'émotion à la vue des grands spectacles de la nature; il semble qu'une existence est incomplète lorsqu'il lui manque la joie d'un voyage dans les grandes Alpes. Le nom même de la Suisse évoque dans l'esprit l'idée de paysages incomparables..."⁵⁰. Cependant, Reclus est frappé par le désordre et le chaos des montagnes. Il le répète à plusieurs reprises, attentif aux phénomènes d'érosion qui "montrent la nature sous un de ses aspects les plus grandioses et les plus effrayants". Il cherche de l'ordre dans ce qu'il appelle le "système de montagnes" qui se déploie autour du Saint-Gothard. De fait sa description nous conduit de vallées en vallées à la recherche de l'"admirable observatoire naturel" qui permettra de "jouir des plus beaux points de vue". Les montagnes sont là pour être vues et pour être escaladées par d'audacieux grimpeurs.

Chez de Martonne, digne représentant de la grande école française de géographie, la Suisse est d'abord alpine. "Pas un citoyen de la Confé-

48 JOHANN CONRAD FÜESSLIN, *Staats- und Erdbeschreibung der schweizerischen Eidgenosschaft*, Schaffhausen, 1770-1771.

49 *Géographie de Busching abrégée... retouchée... par Mr. Berenger. T. 6. Portugal, Espagne, Suisse, Savoie*, Lausanne, Société typographique, 1779. Il s'agit de la version française d'un volume de l'œuvre monumentale d'Antoine-Frédéric Busching (1724-1793).

50 ELISÉE RECLUS, *Nouvelle géographie universelle. T. III. L'Europe centrale*, Paris, 1878 (chap. premier, La Suisse).

dération qui ne se sente un fils de la montagne", écrit-il en ouverture d'un de ses chapitres⁵¹. Très marqué par les modèles tectoniques, le géographe ne s'engage pas moins dans une longue description des grands paysages parce que c'est la répétition des contrastes locaux qui, selon lui, fournit "un principe général de divisions géographiques dans les Alpes"⁵². Voilà un bel exemple de modèle empirico-inductif! Alors que les enjeux politiques encouragent une perception réductrice des particularités (la Suisse double), les géographes s'ingénient à trouver les traits spécifiques. C'est donc en porte-à-faux avec la demande sociale que le point de vue idiographique domine la littérature scientifique sur le paysage aux XIX^e et XX^e siècles, tout en collant parfaitement avec la mentalité naturaliste et empiriste ambiante. Le concept d'espace proprement dit investit la géographie dans les années 1960. Les sciences économiques l'avait précédée en intégrant l'espace à leurs analyses au lendemain de la guerre. Les disciplines préoccupées d'aménagement et de planification territoriale en font de leur côté largement usage dans les années 1950 et sont capables, pour la première fois, de penser la Suisse dans son ensemble (perception holistique). Du côté de la littérature scientifique, le changement de perspective est nettement perceptible. Le bref chapitre de Onde pour la *Géographie universelle Larousse* (1950) rompt avec l'inventaire et propose pour la première fois une division régionale méridienne ou "transversale" (et non plus "longitudinale" selon les grandes unités du relief). Les Alpes sont présentes mais beaucoup plus discrètement dans un effort de compréhension d'un pays "mixte par ses paysages" et par ses habitants. "Sur un étroit espace se juxtaposent des unités régionales qui diffèrent autant par leur relief et leur climat que par leur langue, leur religion, leurs modes de vie"⁵³. Un effort de mise en relation des phénomènes que l'on retrouve dans certains des ouvrages plus récents. Ainsi le plan du "Que sais-je" publié en 1973 témoigne d'une tendance nouvelle où domine la perspective globale (il est ques-

51 E. DE MARTONNE, *L'Europe centrale*. 2., Paris, 1931 (T. IV de la *Géographie universelle* publiée sous la direction de P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS).

52 *Ibid.*, p. 390.

53 HENRI ONDE, "La Suisse", in *Géographie universelle Larousse*, sous la direction de P. DEFFONTAINES, t. 1, Paris, 1958, p. 183-193.

tion de "l'espace suisse") et le souci de jouer sur les échelles. La Suisse forme un tout qui s'inscrit dans des ensembles plus vastes dont elle est partie. Mais elle-même s'articule en sous-espaces dont la montagne n'est qu'un facteur de différenciation parmi d'autres⁵⁴. Les récentes analyses de disparités régionales rompent nettement avec la Suisse double pour proposer des configurations plus complexes dans lesquelles les centres urbains détiennent un rôle animateur essentiel. Les paradigmes aménagistes et écologiques qui dominent nos pratiques de l'espace se veulent également appréhension globale de l'espace et de la société. Ils insèrent la montagne dans le système socio-spatial sans que ses spécificités soient gommées.

Assurément, les chercheurs interrogent-ils la réalité et construisent-ils leurs représentations avec les problématiques et les outils de leur temps. Voilà pourquoi l'approche holistique, aujourd'hui la plus performante, s'est forgée de nouveaux concepts (espace, système socio-spatial, écosystème) et a reformulé la portée des plus anciens (paysage comme espace hétérogène ou comme écosystème), en utilisant largement l'approche systémique et en essayant de concilier structures et processus⁵⁵. De telles approches ont considérablement modifié la vision des Alpes depuis plus de quarante ans.

Se plonger ainsi dans les représentations n'a pas uniquement pour objectif de reconstituer les modes de perception des Alpes depuis deux siècles ou de mettre au jour un outillage mental moins performant que le nôtre. Ayons garde de ne pas négliger ce que les représentations passées nous apprennent du paysage et de l'espace. La réalité n'a pas été complètement opaque aux hommes du passé qui n'étaient pas moins astucieux que nous. Leur attention aux lieux plutôt qu'à l'espace nous rappelle que l'organisation de l'espace s'est complexifiée au rythme de la multiplication des flux d'hommes, de marchandises et d'informations. L'attention au paysage signale que

54 J. BARBIER, J.-L. PIVETEAU et M. ROTEN, *Géographie de la Suisse*, Paris, 1973. La conclusion est intitulée "Diversité et unité de la Suisse". Leurs manifestations sont analysées en termes de rapports de forces centrifuges et centripètes, de divergence et de cohésion.

55 Voir *Paysage et système. De l'organisation écologique à l'organisation visuelle*. Sous la direction de VINCENT BERDOULAY et MICHEL PHIPPS, Ottawa, 1985.

nos prédecesseurs ont été frappés, à tort ou à raison, par les correspondances existantes ou souhaitables entre le sous-sol, le sol et les hommes qui le peuplent. Quant à la perception de la dissociation entre l'homme et la Nature et même de l'antagonisme qui les opposent, c'est un vaste thème qui nous emmènerait trop loin. Ceci dit, nos contemporains ne sont pas tous nécessairement très perspicaces. Comme dans le passé, des filtres s'intercalent entre le paysage et le tableau qu'en restitue l'observateur. *Le Times* publiait l'année dernière le récit d'une jeune étudiante qui venait de passer l'été chez des paysans de montagne en Suisse. Visiblement déçue de son expérience, elle racontait que les travaux des foins lui rappelaient *Les Glaneuses* [de Millet, 1857, un paysage de plaine céréalière absolument plat!] et que plusieurs sommets dépassaient les 6000 mètres d'altitude⁵⁶. Les organisateurs de notre colloque m'ayant demandé de parler de l'espace et du paysage, je laisse le soin à d'autres d'expliquer de tels paradoxes, ceux de la perception des montagnards et des sociétés alpines, car il va de soi qu'aucun espace ne peut être dissocié des hommes qui le font vivre.

56 *The Times*, 23 septembre 1989.